

AVANT-PROPOS

Pau, 1943-1944. L'enfant que je suis regarde à travers nos persiennes les soldats de la Wehrmacht défilier en chantant. Même si je ne sais encore rien de la politique, je ressens l'angoisse et la colère de mes parents. Ce sont des émotions et des moments que l'on n'oublie pas.

Berlin, automne 1959. À la station de métro de Friedrichstraße, à Berlin-Est, l'étudiant que je suis devenu aperçoit un factionnaire de l'Armée populaire est-allemande. Son uniforme est identique à celui de la Wehrmacht. Ce déclic me fait saisir la continuité des deux dictatures allemandes, différentes et semblables.

Durant la Guerre froide, la RDA sera mon sujet d'études. Par contraste, elle m'apprend à apprécier l'Allemagne occidentale et, par comparaison, à honnir le III^e Reich.

J'ai accompli mon service militaire au Gouvernement militaire français de Berlin. J'ai fréquenté, comme journaliste, les fonctionnaires et les dissidents est-allemands, et aussi, parmi les occupants soviétiques, des gens du KGB, journalistes et diplomates russes, que je rencontrais à Berlin. Ils s'interrogeaient sur l'efficacité de la propagande de Goebbels. Ils n'avaient pas son talent diabolique.

Puis la RDA s'est volatilisée, le Bloc soviétique s'est effondré. Alors seulement, j'ai pu me pencher sur le national-socialisme. J'ai questionné des témoins et compulsé des kilomètres d'archives. J'ai arpenté les bibliothèques pour dénicher des textes introuvables. Mais ce sont les archives de la Stasi qui m'en ont le plus appris sur le Reich hitlérien.

Comme rien ne remplace le vécu, je fais la part belle, dans ce livre, à mes rencontres. Luttant à Berlin-Ouest contre l'infiltration néocommuniste, j'avais côtoyé d'anciens nazis qui cachaient leur passé, d'autres qui avaient acclamé ou approché Hitler et s'en

étaient repentis. Dès 1959-1960, j'avais parlé à d'anciens soldats de la Wehrmacht, certains ex-prisonniers de guerre en France ou en Russie. Ils n'évoquaient ni aventures héroïques ni beaux combats, mais des souffrances indicibles, des camarades morts.

Ce monde de cauchemar a été englouti par l'Histoire. Or, voilà que certains nostalgiques et quelques agitateurs politiques, outre-Rhin et ailleurs, cherchent aujourd'hui à recréer le mythe national et à magnifier le sacrifice des jeunes hommes en vert-de-gris. Les malheureux *feldgrau*, simples appelés, n'avaient fait qu'obéir sous peine de mort aux ordres des fanatiques. Le désespoir, à la fin, les amena à défendre les leurs contre les vengeurs soviétiques. Mais ils n'étaient pas des héros : 5,6 millions d'entre eux périrent tragiquement, sans compter 3,1 millions de civils allemands tués par la faute d'Hitler.

La génération des survivants a fait amende honorable et construit une démocratie exemplaire, allemande et européenne, que nous devons à tout prix préserver. L'étude du III^e Reich et de la RDA montre que l'Allemagne actuelle n'est pas seulement un miracle économique, mais aussi un miracle politique. Résidant depuis un demi-siècle dans ce pays, j'ai la double nationalité franco-allemande. Et je suis européen jusqu'au bout des doigts. Oui, l'Allemagne revient de loin. Et nous devons l'aimer comme une sœur.

LE NŒUD COULANT

*« L'avenir peut sembler sombre et effrayant,
mais le passé est bien pire. »*

Philippe Kerr, *Vert-de-gris*
(Éditions du Masque, 2010)

Quand l'État fait faillite et que la rue prend le pouvoir, la dictature offre ses services pour redresser la situation. Le remède se révèle alors pire que le mal. Pour s'imposer, le pouvoir recrute des individus avides de commettre légalement des actes naguère prohibés. Il les affuble d'uniformes galonnés et leur met en main la cravache qu'Hitler tenait à la couture de son pantalon, lors de ses premières campagnes électorales. Car le despotisme réveille en l'homme le prédateur et donne une chance aux apprentis bourreaux de mettre en œuvre l'indicible. Alors, les chiens sont lâchés.

Aucun régime totalitaire n'a jamais eu de mal à recruter nervis et tortionnaires. Ils prolifèrent dès lors qu'ils jouissent de l'impunité et tant qu'ils sont promus et félicités pour leurs crimes. Car les commandants, officiers et gardiens des camps de concentration étaient décorés pour leur « bon travail ». Porter à 10 000 par jour le nombre des victimes de gazages valut au commandant du camp d'Auschwitz-Birkenau, Rudolf Höss¹, la Croix du Mérite de guerre de 1^{re} et de 2^e classe.

Quand trépassé le pouvoir qui les a utilisés – car la dictature finit toujours par s'effondrer –, ils sont là tout penauds, bras ballants, tels des larrons pris la main dans le sac. Comment les punir? Mille gibets n'auraient pas suffi pour nouer le nœud au cou des tourmenteurs nazis. En proportion, le nombre de ceux qui payèrent leurs crimes de leur vie après la chute d'Hitler fut dérisoire. On a chiffré à 81 les pendants des principaux donneurs

1. À ne pas confondre avec Rudolf Hess, l'adjoint d'Hitler dans les années 1930.

d'ordres nazis dans les cinq à six années suivant la guerre, certains à Nuremberg, d'autres en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Russie ou en Ukraine, et quelques-uns en France où ils furent plutôt fusillés. Le nombre des exécutions avoisine les 200, sans doute un peu plus. Comment compter les gardiens de camps de concentration qui furent liquidés par leurs anciens détenus libérés ?

Reste que le nombre des responsables nazis voués à la peine capitale fut très limité et sans rapport aucun avec l'ampleur de leurs crimes. Pour sanctionner les génocides, la justice ne peut être équitable. Elle est au mieux symbolique. Il était déjà suffisamment difficile d'identifier les subalternes qui avaient obtenu carte blanche des dirigeants pour perpétrer des massacres « sur ordre ». Himmler leur avait expressément donné d'avance son absolution. Aussi le tribunal de Nuremberg décida-t-il qu'avoir obéi aux ordres ne pouvait être une circonstance atténuante.

À cela s'ajoutait que le nombre des victimes était allé croissant, au fur et à mesure que la guerre élargissait le territoire du Reich. La tuerie de masse manquait tellement de bras que ses ordonnateurs durent, à partir de 1941-1942, chercher des solutions industrielles. Organisation et gazage dans des espaces confinés, élimination des corps par le feu ne valaient pas encore les abattoirs modernes, mais l'idéologie fit des tueurs enrégimentés des robots dressés à ne pas se poser de questions et tenus au secret. Et surtout pas de sentiments, sous peine de sanctions graves. Le meurtre de masse fut l'un des secrets les mieux gardés du III^e Reich. Cela n'a pas empêché maint surveillant et exécuteur de se livrer à des jeux sadiques, souvent pour échapper à la monotonie de la mort en série. Et cela ne s'est pas limité aux camps, ni aux spécialistes de la mort comme le Dr Josef Mengele. Il s'est trouvé assez d'improvisateurs dans la Wehrmacht pour tourmenter les soldats soviétiques capturés ; de vengeurs pour lapider des pilotes britanniques ou américains éjectés de leurs appareils ; de Waffen SS fanatisés pour exécuter des prisonniers dont ils n'avaient que faire. Pas de témoins, pas de preuves. Naturellement, les chefs s'étaient soustraits au sordide, se contentant de formuler les directives et d'inspecter le travail. Seulement, il reste toujours quelques témoins et des vengeurs. La soif de justice est ancrée en l'homme.

Les hautes sphères nazies n'avaient pas prévu cela, pas plus que leur défaite. L'ambiance était telle qu'un Höss, un Stangl, un

Eichmann ne réalisaient même pas qu'ils faisaient le mal. Ils étaient par-delà. Leur idéologie déculpabilisatrice avait dévoyé beaucoup d'hommes et de femmes pour les impliquer dans une ignoble cause et les tenir ensuite en laisse. Bien des criminels n'étaient au départ que des «suivistes». Ils seraient restés inoffensifs si Hitler ne les avait mobilisés contre des ennemis imaginaires, incarnés par des êtres vivants placés à leur merci.

Ce que les Alliés – Soviétiques, Américains, Britanniques et Français – découvrirent en ouvrant camps et prisons en Pologne occupée et en Allemagne dépassa les pires suppositions. C'est à juste titre que l'extermination des juifs est considérée comme un fait unique dans l'Histoire. En Thuringe, le général Eisenhower est entré dans les caves de Merkers, où les nazis avaient entassé des tonnes d'or – or en barre mais aussi sous forme de caisses d'alliances et d'implants dentaires prélevés sur les juifs assassinés dans les camps. Il n'a eu d'autres mots que : « Mon Dieu... » Au premier grand procès de Nuremberg, en 1945, des films montrant les monceaux de cadavres squelettiques et les détenus décharnés des camps de concentration furent projetés aux vingt-deux dignitaires nazis assis dans le box des accusés. Ils eurent l'air surpris. Ils n'avaient pas imaginé ainsi la « solution finale ». Impeccablement comptabilisés, les morts n'avaient été pour eux que des chiffres.

Le témoignage de Rudolf Höss les atterra. Hermann Göring et Karl Dönitz opinèrent qu'un Prussien ne se serait jamais laissé entraîner à pareils crimes. Appelé comme témoin, l'ex-gouverneur de Pologne, Hans Frank, Franconien de Nuremberg, déclara à propos de Höss : « Qu'un homme dise, de sa propre bouche, qu'il a exterminé deux millions et demi de personnes de sang-froid, c'est là quelque chose dont on parlera dans mille ans. » Mais Frank lui-même avait signé les ordres de déportation. Théoricien du racisme, Alfred Rosenberg jugea pour sa part qu'on lui avait joué « un mauvais tour » en montrant ces documents qui le mettaient en position délicate pour défendre sa « philosophie » du surhomme. C'est qu'entre la théorie et la pratique, il y avait les cadavres. Ce qui conduisit Arthur Seyss-Inquart, le terrible déportateur des Pays-Bas, à un curieux raisonnement : « Il existe une limite au nombre de gens que l'on peut tuer par haine ou par goût du massacre, [...] il n'y a pas de limite au nombre de ceux que l'on peut tuer de

manière froide et systématique, au nom de l'impératif catégorique militaire.» Peut-être vrai pour Verdun et d'autres batailles, mais, hormis l'uniforme, l'extermination des détenus n'avait rien eu de militaire. Raison pour laquelle les officiers de la Waffen SS, par la suite, se détournèrent de ces horreurs en se pinçant le nez d'un air outragé. Or, il était difficile de croire qu'ils n'aient pas tous su. Quelques-uns des accusés, pourtant, tentèrent de faire accréditer leur ignorance des faits.

Depuis que l'empire nazi a sombré en 1945 dans les abysses de l'Histoire, par la cendre et le feu, tant de légendes ont été tissées autour de lui et de son chef qu'il demeure nécessaire de démêler le vrai du faux. À en juger par les livres et films qui lui sont consacrés, le « phénomène » Hitler, d'abord caricaturé et ridiculisé, puis démonisé, continue à fasciner et à intriguer. Comment ce personnage aberrant, né d'ancêtres surgis du fin fond de l'Autriche, du misérable Waldviertel en lisière de la Bohême, cet hôte des asiles de nuit de Vienne et de Munich, ce petit caporal de la Première Guerre réduit au chômage, put-il acquérir un tel ascendant sur les élites allemandes et autrichiennes, rallier des foules à sa cause, envoyer des millions de soldats à la mort et faire impunément des millions de victimes ? Il ne le devait pas seulement à son aura personnelle, ni à sa maîtrise des engrenages d'un système très centralisé, focalisé sur lui-même et sa petite équipe d'une douzaine de compères qui s'étaient emparés des rouages d'une république en faillite. Ces bandits sans scrupule avaient réussi parce qu'ils tuaient les récalcitrants, kidnappant et vampirisant la République allemande ruinée et désorientée. Mené par un trublion qui parvint à se faire passer pour l'homme fort, l'Être providentiel, ce gang vida l'État de sa substance et mit au pas la société civile par la violence et la propagande, pour se spécialiser ensuite dans deux domaines où il a excellé : la guerre de conquête et l'extermination de masse.

La recherche historique évolue. À la lumière de ce que nous savons aujourd'hui, il faut déblayer tout un fatras de fables et d'inepties et ramener le III^e Reich à sa vraie stature, que l'on a grandie démesurément, et à sa réalité, que l'on a souvent déformée. Peut-être la vérité paraîtra-t-elle prosaïque aux esprits romanesques et autres amateurs d'épopées ; quelque dépit qu'ils en aient, la privilégier sur la fiction est toujours gratifiant.

PREMIÈRE PARTIE

CAPITULATION

« Il restait à faire une fin. Mais le grand tragédien voulait une mort à grand spectacle, et Berchtesgaden n'était pas une scène pour mourir. »

Raymond Cartier, *Hitler et ses généraux*
(Fayard, 1962)

16 janvier 1945. Adolf Hitler n'écoute pas son secrétaire, Martin Bormann, qui l'exhorte à le rejoindre à la résidence du Berghof, sur l'Obersalzberg, en Bavière. Comme Göring et quelques autres, Bormann a mis en sécurité sa propre famille sur cette « montagne magique » du régime. L'éternelle « fiancée » du Führer, Eva Braun, est également réfugiée dans la région. Les principaux généraux, Keitel et Jodl, ont tracé un plan de bataille dans la zone sud au relief tourmenté (Bavière, Autriche, Italie du Nord), tandis que la zone nord (Norvège, Baltique, une portion de la Prusse orientale) a été confiée à l'amiral Dönitz. L'exode du gouvernement et du Parti vers Berchtesgaden dans la zone B, celle du sud, a commencé. Pourra-t-elle résister longtemps aux troupes américaines et prolonger le rêve hitlérien ?

La décision d'un psychopathe

Mais quelque chose pousse Hitler à tourner le dos à la « montagne magique » et à faire face à son destin en entrant de son plein gré dans une souricière qu'il a lui-même bâtie : son bunker de Berlin. Mû par un obscur instinct, en regagnant la capitale, plus difficile à défendre et moins protégée, le dictateur entraîne dans la mort ses paladins les plus proches et ses gens de maison. Sait-il déjà comment s'y prendre pour échapper à la corde ? Son instinct

de conservation a des limites, bien que sa défiance soit devenue quasi malade. Car Hitler est un bipolaire, un cyclothymique aussi. Instable, il passe d'un état à l'autre au gré des circonstances, sans perdre de vue son idée fixe.

Un être peut présenter des apparences de normalité en dépit d'un certain dysfonctionnement cérébral. La propension d'Hitler à jouer l'hystérie est celle d'un désaxé; sa mémoire phénoménale des détails, celle d'un autiste. Brûlé aux yeux par l'ypérite, redoutable gaz de combat, le caporal Hitler a séjourné à l'hôpital militaire de Pasewalk, non loin de Berlin, en octobre 1918, pour y être soigné en ophtalmologie. Selon sa biographie officielle, il aurait momentanément perdu la vue. C'est exact. Mais pas un mot sur sa dépression avec troubles paranoïdes, qui requiert des soins psychiatriques¹. Traité par hypnose positivante, il est persuadé que l'Allemagne vaincra et qu'il vivra ce miracle. Cette promesse s'est incrustée en lui. Il ne finira par admettre l'évidence que lorsque les Russes ne seront plus qu'à quelques mètres de son terrier berlinois, fin avril 1945.

Les semaines précédentes, le Führer les a passées dans l'Adlernest (« Nid d'aigle »), son PC fortifié de Bad Nauheim dans le Taunus, au nord de Francfort, d'où il a mené depuis le 10 décembre 1944 la vaine contre-offensive des Ardennes. Le maréchal von Rundstedt, qu'après deux disgrâces il avait tiré de sa retraite pour conduire cette opération, a été remercié d'une Croix de fer avec glaives et feuilles de chêne. « Reposez-vous, lui a dit Hitler compatissant. J'aurai encore besoin de vous. » À Keitel, il a confié : « Rundstedt

1. Cf. Bernhard Horstmann, *Hitler in Pasewalk. Die Hypnose und ihre Folgen* (« Hitler à Pasewalk. L'hypnose et ses séquelles »), Droste Verlag, 2005. Cet épisode de sa vie antérieure est un secret aussi bien gardé que son hypothétique grand-père juif de Vienne. Curieusement, les témoins ont disparu. Le Dr Edmund Forster, qui l'avait traité à Pasewalk, s'est « suicidé » en septembre 1933, de même que le Dr Ernst Weiss, qui avait recueilli les notes de Forster. Réfugié en France, Weiss a mis fin à ses jours en 1940, à Paris, à l'approche des troupes allemandes. Il avait abordé ce sujet dans son roman *Der Augenzeuge* (*Le Témoin oculaire*, Alinéa, 1988; Gallimard, coll. « Folio », 1991, traduit de l'allemand par Jean Guégan), qui n'était pas resté inaperçu de la Gestapo. Le général Kurt von Schleicher et le colonel Ferdinand E. von Bredow, qui avaient ordonné des recherches sur le séjour du caporal Hitler à Pasewalk, furent, quant à eux, assassinés les 30 juin et 1^{er} juillet 1934 à leurs domiciles respectifs, à Berlin.

est trop vieux. Il ne peut plus se déplacer d'un bout à l'autre du front.» La défaite est toujours la faute des généraux et maréchaux.

À Noël, récemment opéré des cordes vocales, Hitler a fait une déclaration tonitruante à la radio et annoncé la mise au point d'une arme exterminatrice. Mais il est trop tard pour achever la bombe à l'uranium, et l'avion à réaction a lui aussi pris l'air avec retard. Quant aux chaînes de production des V2, elles sont bloquées.

Bormann aurait dû prévoir que son chef, avec l'entêtement téméraire qui le caractérise, préférerait le risque à la sécurité, le pari à la certitude. Il connaît son maître, mais il a sous-évalué cette facette d'Hitler, pour qui la guerre est le plus noble des métiers. Ce n'est qu'en 1914-1918 qu'il s'est enfin senti bien dans sa peau – ce que ses supérieurs prirent pour du courage. Gutmann, son adjudant-chef, lui fit obtenir la Croix de fer de 1^{re} classe. Hitler prouva de nouveau son inconscience lors de sa tentative de putsch à Munich, en 1923 : la balle qui aurait dû le tuer abattit le camarade qui était à son bras. Après cet échec, dissuadé par une amie de mettre fin à ses jours alors qu'il appliquait déjà le canon à sa tempe, il fut arrêté, traduit en justice pour haute trahison et n'échappa au gibet que par son pathos patriotique, au diapason de l'époque.

Ayant souvent frôlé la mort, Hitler se considère comme un Élu, protégé par la Providence. Un ancien combattant SS, Emil Mallwitz, m'a témoigné de sa témérité. Originaire de Nuremberg, Mallwitz a travaillé comme prisonnier de guerre dans un village du Béarn, proche de Pau, où il a finalement passé sa vie, après avoir épousé une Française de la région. Il y est décédé en 2015, à quatre-vingt-dix ans. Je me suis entretenu avec lui à plusieurs reprises. Lycéen recruté d'office à presque dix-huit ans, mais qui deviendra combattant d'élite, plusieurs fois blessé, Mallwitz était fier de sa Croix de fer. « Comme Hitler ? » Il acquiesçait. Conducteur de véhicules dans la *SS Division Totenkopf* (« Tête de mort »), il a convoyé le Führer en 1943 sur le front de l'Est. Un jour d'hiver, arrivant en inspection, à sa descente du train Hitler a ordonné à ses officiers de donner leurs manteaux aux hommes de troupe qui lui présentaient les armes. Puis il est monté dans la voiture de Mallwitz, l'une de ces sortes de jeeps allemandes ouvertes appelées « voitures-seaux » (*Kübelwagen*), afin de franchir un secteur exposé aux tirs russes. Le jeune chauffeur ne voulait pas être responsable

de la mort de l'homme le plus important d'Allemagne. Devait-il continuer? « En avant, on fonce! », a répliqué Hitler, péremptoire. Quelques jours après, ce fut au tour d'Himmler de venir voir la troupe, puis de s'installer dans la voiture tout-terrain. Mais au moment d'aborder le segment exposé au feu ennemi, le *Reichsführer SS* demanda à rebrousser chemin.

J'ai parlé à des hommes qui avaient approché le dictateur. Selon eux, il était coutumier des décisions brusques et sans préavis. Maint attentat contre sa personne avorta parce qu'il décommandait ses rendez-vous à la dernière minute et se trouvait rarement à l'endroit prévu. Bormann a-t-il vraiment pensé qu'un tel homme accepterait de se calfeutrer au Berghof en attendant quelque changement astral ou l'arme miracle qui sauverait le Reich, misant peut-être sur le choc frontal entre Soviétiques et Américains, qui avançaient dans la plaine du Nord les uns vers les autres, prenant l'Allemagne en tenaille¹? Imprévisible et impatient, le « patron » a fait la sourde oreille. Il n'était pas homme à reculer ou à se cacher. Il assumera jusqu'au bout, quitte à disparaître avec l'Allemagne. Un dessein que Bormann et quelques autres ne partageaient pas du tout.

Le choix de Berlin

De Bad Nauheim, le train spécial² du Führer prend donc la direction de Berlin. Parti à la tombée du jour, il roule de nuit dans une obscurité froide et brumeuse. Les bombardiers anglo-américains, maîtres du ciel, pilonnent l'Allemagne. Le convoi stoppe à Grunewald, arrondissement boisé du sud-ouest de la capitale, d'où partent les trains de la mort vers Auschwitz et Theresienstadt. C'est en voiture que s'effectuent les derniers kilomètres jusqu'à la Chancellerie, au centre-ville. Il ne faut pas que la population voie débarquer le Führer et son entourage.

1. Au lieu de s'écharper, ceux-ci fraternisèrent. Le 25 avril 1945, baptisé « *Elbe Day* », le sous-lieutenant américain William D. Robertson et le lieutenant russe Alexander Silvasenko s'embrassaient à Torgau, sur l'Elbe.

2. Le célèbre *Führersonderzug*, initialement baptisé *Amerika* et renommé *Brandenburg* après la déclaration de guerre aux États-Unis (11 décembre 1941).

Enfoui à 8,20 mètres sous le jardin d'une Nouvelle Chancellerie très endommagée par les bombes, le Führerbunker est le treizième et dernier des QG d'Hitler. Il se double d'un « pré-bunker » (Vorbunker) enterré un peu plus près de la surface, à proximité du hall de la Vieille Chancellerie. Les deux éléments sont reliés entre eux et à la Chancellerie par d'étroits escaliers. L'ensemble comporte une trentaine de pièces de petites dimensions. Une sortie de secours donne sur le jardin. Protégé par une couche de béton d'environ quatre mètres d'épaisseur, le complexe a parfaitement tenu sous l'artillerie et les bombes.

Hitler traîne à sa suite le premier cercle de ses courtisans et serviteurs, sa dernière équipe. Il y a notamment son majordome, l'*Obersturmbannführer* SS¹ Heinz Linge, et son attaché militaire, l'*Obersturmbannführer* SS Otto Günsche, officier de la Leibstandarte Adolf Hitler, membre des Services de sécurité du Reich, ancien chef de compagnie sur le front de l'Est. Suivent son aide de camp Julius Schaub et ses quatre secrétaires – Johanna Wolf, Gerda Christian, Christa Schröder et Traudl Junge –, ainsi que son infirmière Erna Flegel. Il a emmené son chauffeur, l'*Obersturmbannführer* Erich Kempka, sa cuisinière diététicienne d'origine russe, Constanze Manziarly, sa garde du corps personnelle et les hommes de son entourage technique. Parmi ces derniers, l'*Oberscharführer* Rochus Misch, membre de la Leibstandarte, téléphoniste d'Hitler depuis 1940². Enfin, sa chienne Blondi, à laquelle il prête plus d'attention qu'à ses collaborateurs. Pendant un mois encore, il la promènera dans les jardins de la Chancellerie, avant que les tirs ennemis ne deviennent trop intenses.

Son ministre favori, Albert Speer, l'attend. Joseph Goebbels ne sera reçu que dans deux jours. Les chefs de sa police sont là aussi, le

1. Pour les équivalents des grades SS dans l'armée régulière, voir la liste en français p. 441.

2. Cf. Nicolas Bourcier, *J'étais garde du corps d'Hitler* (Le Cherche Midi, 2006), livre composé d'entretiens avec Rochus Misch en 2004 et 2005. Le 3 octobre 2008, Keystone Animation Ltd. publiait *Rochus Misch erzählt* (DVD), documentaire réalisé à partir des confidences du même. Après la mort de l'estafette Armin Lehmann en octobre 2008, Misch fut avec Günther Schwägermann (né en 1915) l'un des deux derniers survivants du bunker de Hitler. Rochus Misch est mort en septembre 2013.

Standartenführer SS Heinrich Müller, chef de la Gestapo, et l'*Obergruppenführer* SS Ernst Kaltenbrunner, chef de l'Office central de la sécurité du Reich, le RSHA (Reichssicherheitshauptamt), créé en 1939 par Himmler pour coiffer la police politique (Gestapo, abréviation de Geheime Staatspolizei), la police judiciaire (Kripo, abréviation de Kriminalpolizei) et le Service de renseignement de la SS (le SD, abréviation de Sicherheitsdienst).

Hermann Göring vit en seigneur dans son manoir de Carinhall, au nord de Berlin. Quant à Heinrich Himmler, il s'est mis au vert dans la propriété de son masseur, le Dr Kersten. Comme celui de Göring, dont la Luftwaffe est décimée, son crédit est ruiné. Dirigeant des unités de la Waffen SS, d'abord à Bade puis à Presbourg, Himmler a été relevé de son commandement en mars, après la perte de la Poméranie. En Hongrie, les contre-attaques menées par les divisions d'élite SS commandées par Sepp Dietrich, la Leibstandarte Adolf Hitler, la Das Reich et la Hitlerjugend, reculent devant les Soviétiques avec des pertes effrayantes.

Martin Bormann, secrétaire personnel du Führer avec rang de ministre, n'est pas encore sur place. Il est le seul, dans l'entourage d'Hitler, à avoir les pieds sur terre. Sans lui, le III^e Reich aurait déjà disparu. Et, si son chef l'avait écouté, il aurait duré un peu plus longtemps. Sur l'Obersalzberg, en Bavière, Hitler aurait pu tenir encore un certain temps et ses serviteurs ne seraient pas tombés entre les mains des Russes. Bormann a gagné l'estime d'Hitler en œuvrant dans les années 1930 à la construction du Berghof, pied-à-terre géant au-dessus duquel, à 1 834 mètres d'altitude, il a greffé un refuge panoramique (le Kehlsteinhaus) offert pour le cinquantième anniversaire du Führer, le 20 avril 1939. Bormann s'y est attelé avec acharnement et brutalité, sans regarder à la dépense, poussant à bout les ouvriers, expropriant les paysans sous la menace d'un envoi en camp de concentration. Puis il a fait creuser sous ce luxueux refuge alpestre une forteresse souterraine comportant un vaste réseau de couloirs et d'abris, bien équipée et défendue par des régiments SS. Hitler a mis un chalet à la disposition de Bormann et de sa famille. Ses sept enfants et son épouse Gerda venaient y respirer l'air pur des Alpes.

Pourquoi Hitler, en janvier 1945, ne s'est-il pas réfugié dans les catacombes en béton armé du Berghof? Pourquoi Berlin? Il ne

semble plus attiré par la lumière, mais par le crépuscule. Ce choix hâte sa perte et celle de son entourage. Et Bormann ne paraît pas saisir que la capitale du Reich, aux yeux du Führer, matérialise le pouvoir qui fut si difficile à conquérir. Comment saurait-il que son patron aspire à la mort? Bormann, lui, a quarante-cinq ans. Il veut vivre et jouir du pouvoir. Il ne pense pas l'acquérir en trahissant son chef, mais en éliminant ses rivaux et en les tenant à distance.

Bormann ne peut rejoindre son demi-dieu que deux jours plus tard. Eva Braun, elle, bravant son amant qui la priait de rester en sécurité en Bavière, les retrouve le 7 mars. À cette date, des avions peuvent encore se poser et décoller de l'aérodrome de Berlin-Tempelhof. Dans le bunker, on attribue à la compagne du Führer une chambre avec un petit vestibule. Goebbels, lui, a son propre bunker à quelques pas de là. Avec son épouse Magda et leurs six enfants, il ne s'installera dans celui du Führer que le 22 avril, occupant une chambre du bâtiment principal, tandis que sa femme et ses enfants se serrent dans le bâtiment annexe.

Toute à la dévotion du Führer, Magda Goebbels a décidé de ne pas lui survivre. Elle écrit du bunker à Harald, son fils aîné, qui sert dans la Luftwaffe: « Mon fils bien aimé, [...] notre magnifique idée s'effondre, et avec elle tout ce que j'ai connu de beau, d'admirable, de noble et de bon dans ma vie. Le monde qui va venir après le national-socialisme ne vaut pas la peine qu'on y vive, et c'est pour cela que j'ai aussi amené les enfants ici. Ils sont trop bons pour la vie qui viendra après nous et Dieu, dans sa bienveillance, me comprendra si je leur donne moi-même la délivrance. »

Hitler pourrait tenter de sauver, sinon sa propre vie et celle de ses proches, du moins celle de ses soldats et de ses concitoyens. Par exemple en déclarant Berlin ville ouverte sous drapeau blanc, comme Paris en juin 1940, ou comme Rome en 1944. Mais il n'en a cure. Il est l'homme du tout ou rien. En outre, il se sait condamné. Il vivra son agonie à l'étage des lombrics et des taupes, laissant à la leur ses sujets réfugiés dans d'autres caves et d'autres bunkers¹.

1. Construits à partir de 1936, ces abris souterrains constituaient 40 % de la surface immobilière de la capitale.